



Pour le concert de None, l'ensemble Aedes, dirigé par Mathieu Romano, était chargé d'explorer le thème de l'amour et des passions.

Guillaume Pelli/Éric

## Le Festival des Heures, ce *Jardin féérique*

Pour sa sixième édition, le Festival des Heures a réuni, le 16 et 17 novembre, près de deux mille personnes afin d'explorer « les âges de la vie ». Moment de grâce absolu permettant de révéler l'une des vocations de la musique classique : accompagner l'homme dans sa vie intérieure et spirituelle.

C'est ce frisson, indescriptible, qui parcourt l'échine. Cette injonction, presque réflexe, de fermer les yeux. Ces larmes qui jaillissent, naturelles et paisibles. Autant d'émotions, puissantes et silencieuses que provoque la musique classique. Des émotions « difficiles à décrire mais uniques, qui sont différentes de celles ressenties en écoutant de la musique contemporaine », admet Mathias, architecte de 32 ans, venu, ce samedi 17 novembre, participer au Festival des Heures organisé au Collège des Bernardins. Une participation inattendue et « événementielle » pour celui qui se décrit lui-même néophyte en la matière. Mathias n'est pas un pur mélomane passionné de Bach ou de Beethoven. Sa présence au Festival des

Heures – festival qui s'attache à suivre le rythme de la liturgie des Heures, rythme de la prière monacale –, il la doit à l'un de ses amis de sport, Arthur Ancelle. Celui-là même qui vient d'achever, aux côtés et avec sa compagne Ludmila Berlinskaïa, le concert des Laudes. Parenthèse enchantée d'une heure et demie où Claude Debussy, Piotr Illitch Tchaïkovski ou encore Modeste Moussorgski ont repris vie sous les doigts, espiègles mais assurés, du duo. Ont repris âme. Car en voyant les deux artistes courber le dos, faire danser leurs doigts sur le clavier immaculé, vibrer jusqu'à renverser la tête, se regarder, sourire, s'émouvoir, et s'en aller, le visage paisible mais exténué, il ne peut être, ici, qu'une question d'âme. « Quand on joue, on donne

tout, confie Ludmila Berlinskaïa. On essaie de communiquer avec quelque chose de plus important que nous. On ouvre notre esprit complètement. Il s'agit du même mouvement que celui de la prière ». « Pour moi, le concert est quelque chose de l'ordre d'un acte religieux, ajoute Arthur Ancelle. C'est un partage réciproque entre les musiciens et le public, un partage d'ondes très fortes. Le public reçoit notre énergie, et nous la sienne. »

### Quête du beau, quête du vrai, quête de l'autre

« La musique classique est comme une fenêtre, analyse Véronique de Boissésou, directrice artistique Musique au Collège des Bernardins et, depuis trois éditions, directrice du Festival des Heures. Elle est à la fois le lieu qui nous renvoie vers notre intériorité, le monde de l'introspection, du discernement entre la vérité et le leurre. Et elle est à la fois une constante invitation à s'accorder à l'altérité », explique la pianiste avant de préciser : « Les notes ont besoin de s'accorder entre elles, les différents instruments ont besoin de s'écouter les uns les autres, les interprètes ont besoin de s'accorder à l'intention du compositeur et les musiciens, au public. » Raisons pour lesquelles on répète indéfiniment. La musique est une quête. « Une quête de l'autre en qui le chrétien voit non seulement le visage de Dieu mais Dieu lui-même ».

Ludmila Berlinskaïa et Arthur Ancelle ont bien conscience de cet enjeu. Ils se considèrent eux-mêmes comme des intermédiaires, des médiateurs entre le public et le spirituel. « La musique est parmi les arts qui doivent essayer d'aider chacun de s'approcher à quelque chose de très important que certains appelleront Dieu », reconnaît ainsi Ludmila. Arthur abonde : « L'interprète, par l'intensité de son interprétation ou par le choix de poser certains silences, peut ouvrir la clé du cœur de celui qui écoute. Il peut lui ouvrir la porte de lui-même, du sublime, du sacré. »

Des moments inattendus qui échappent souvent à l'interprète lui-même. Car, de même que la relation à Dieu est intime pour chaque être humain, « le compagnonnage de l'être humain avec la musique classique est quelque chose d'intime », selon Véronique de Boissésou. Telle œuvre touchera l'un dans son enfance, l'autre au cours de l'âge adulte, un autre encore à l'aube de la mort.

Pour cette sixième édition de ce festival adoubé

par la sphère musicale parisienne, la directrice du festival a d'ailleurs saisi l'occasion de l'anniversaire des dix ans du Collège des Bernardins pour explorer les différents âges de la vie. Ainsi, pour Les Matines \*, le concert de l'ensemble La Fenice s'est accordé à étudier la naissance ; pour les Laudes, Ludmila Berlinskaïa et Arthur Ancelle ont exploré les mystères de l'enfance ; pour le concert de None, l'ensemble Aedes a étudié l'amour et les passions ; pour les Vêpres, l'âge mur était abordé ; et pour les Complies, l'ensemble Le banquet céleste avait pour mission de toucher les « portes du ciel ». Ces mêmes portes du ciel qu'Aline, sexagénaire venue assister aux trois concerts de l'après-midi, a touché il y a six-sept ans en se rapprochant du Christ. Depuis, elle a saisi l'importance de la musique classique qui lui « élève l'âme ». « Contrairement à la musique commerciale qui aujourd'hui m'énerve, la musique classique m'apaise. » Véronique de Boissésou le reconnaît entièrement : la musique de divertissement est importante dans l'existence puisqu'elle permet de s'échapper, de danser, de « s'éclater ». Mais la musique classique n'est pas à positionner sur le même plan. « La musique de divertissement,

par essence, a pour vocation de nous divertir, explique-t-elle. C'est-à-dire de nous éloigner de nous-mêmes, de notre conscience. Elle nous excentre. Avec la musique classique, c'est l'inverse qui se passe. Elle nous recentre. » Et

### « Ouvrir la clé du cœur de celui qui écoute. »

Arthur Ancelle

ces visages – enfantins jeunes ou aguerris par la vie – réunis cet après-midi dans la nef des Bernardins, apaisés mais comme happés par une réalité qui les traverse, ne peuvent que lui donner raison. C'est l'intensité, l'absolu, la vérité qui ont primé en ce festival, vraie parenthèse dans un monde esclave du bruit et de l'agitation. Et, « nous avons tous besoin, tous besoin de notre *Jardin féérique* », sourit Arthur Ancelle en concluant leur concert. Alors, les notes de l'œuvre éponyme de Maurice Ravel ont empli la nef des Bernardins. C'était sublime.

Isabelle Demangeat

---

\* Cette année, le festival s'est ouvert la veille au soir, vendredi 16 novembre, par un concert d'ouverture à Notre-Dame de Paris. Donné par la maîtrise Notre-Dame, il avait pour thème L'Annonciation.